

MYSTIQUE DU QUOTIDIEN AVEC ETTY HILLESUM

ODILE FALQUE

« Tout être humain a sa réalité propre, je le sais, mais je ne suis ni une illuminée, ni une rêveuse, mon Dieu, ni une “ belle âme ” attardée dans une interminable puberté. Je regarde ton monde au fond des yeux, mon Dieu, je ne fuis pas la réalité pour me réfugier dans de beaux rêves – je veux dire qu’il y a place pour de beaux rêves à côté de la plus cruelle réalité- et je m’entête à louer ta création, mon Dieu, en dépit de tout ! »
E. Hillesum, *Une vie bouleversée*¹.

Articuler Mystique et Adolescence (Falque, 1998b), tel est le projet de ces réflexions : En quoi la Mystique éclaire-t-elle les processus d’adolescence ? Ou en quoi la période de l’adolescence est-elle propice à l’expérience mystique ? Ou bien *en quoi la reprise des processus d’adolescence sont-ils favorables au vécu mystique ?* C’est la démarche que nous allons suivre.

Mystique s’entend ici au sens large d’« union à Dieu », renvoie à « mystère », caché, secret. Mystique et mystère se déclinent mutuellement et à la limite s’annulent. On ne devrait rien en dire car il s’agit de rester « muet » devant ce qui est invisible mais qui tout à coup se révèle et saisit le sujet. Cependant les discours de « mystiques » sur « la Mystique », par écrit ou par oral, foisonnent à travers les cultures, les âges, les religions pour en découvrir la dimension universelle.

La Mystique relève de l’expérience, on ne peut en dire quelque chose qu’après coup, il s’agit donc toujours d’un « discours sur » qui, au dire de ses auteurs, ne rend pas l’ineffable.

La Mystique se joue sur les paradoxes (Rosolato, 1980 ; Anzieu, 1980 ; de Certeau, 1974) : vivre-mourir², présence-absence, visible-invisible, dicible-indicible, vide-plein, fini-infini, intimité-étrangeté, le temps et l’éternité, anormal-essentiel, l’un et le multiple, soi et l’Autre.

Différents aspects de la Mystique se déploient sans être exhaustifs : « Mystique de la fusion » avec abolition des limites espace-temps, moi-non-moi, dedans-dehors. « Mystique de l’exaltation » touchant les visions, les extases (style Thérèse d’Avila), les transformations corporelles, les stigmates (François d’Assise), etc. « Mystique du rien » à propos de l’anorexie, l’anéantissement (Jean de la Croix)³.

La Mystique n’est pas le privilège de certains illuminés, mais elle peut accompagner la dynamique propre à tout être humain qui s’engage dans l’aventure de vivre son humanité en profondeur et en vérité. Il s’agit alors de « Mystique du quotidien ». C’est en soi un paradoxe car le terme de « Mystique » s’applique à un temps précis, unique, dans l’immédiateté et celui de « quotidien » concerne un devenir, une continuité, une répétition. D’après D. Anzieu, chez le mystique, « au terme du parcours, sa relation s’avère à la réalité qu’il a découverte et qui lui apparaîtrait comme nécessaire »⁴.

L’adolescence ici envisagée n’est pas une affaire d’âge mais de processus à l’œuvre tout au long de la vie comme capacité de réélaboration de la névrose infantile, comme création-recréation de soi-même et de l’autre. Ce processus se déploie dans un mouvement de subjectivation⁵ c’est-à-dire devenir sujet de ses désirs, de ses conflits, dans son espace propre, une relation de plaisir partagée, l’intégration du corps sexué, dire « Je » dans son histoire⁶. Il

1. Hillesum E. (1941-43). *Une vie bouleversée*, suivi de *Lettres de Westerbork*. Paris : Points-Seuil, 1995, p. 118.

2. Cf. L’article de Ph. Gutton dans ce même numéro, « Le paradoxe mystique », **pp. à mettre**.

3. Cf. L’article de D. Fessaguet dans ce même numéro, « La mystique du rien », **pp. à mettre**.

4. Anzieu, 1980, pp. 164-165.

5. Cahn, 1991, p. 302.

6. Falque, 1998a, p. 28.

se déroule en deux temps qui s'interpénètrent : « Le pubertaire » (Gutton, 1991) aux prises avec l'archaïque génital et « L'adolescents » (Gutton, 1996), élaboration en cours.

Mon hypothèse est de montrer qu'une rencontre érotique peut faire le lit d'un vécu mystique et que la « Mystique du quotidien » va solutionner une expérience mystique qui aurait pu dériver vers la folie, la dépersonnalisation.

Ici il s'agit d'une jeune femme de vingt-sept ans, Etty⁷ Hillesum, née en 1914 à Middelburg (Pays-Bas), néerlandaise, d'origine juive, à un moment tout à fait particulier de « conversion » de sa vie psychique et de « révélation » dans sa vie spirituelle⁸, à la faveur d'une rencontre unique avec un psychologue, ce qui la détermine à écrire son *Journal* au quotidien⁹, *Une vie bouleversée*, sur deux années, 1941-1943, dans une condensation de toute une vie. Elle se trouve dans une situation extrême de l'extermination des juifs, dans un ghetto à Amsterdam, puis dans un camp de transit à Westerbork, enfin à Auschwitz où elle trouvera la mort. Cet itinéraire cible *la mort à l'horizon et la vie plus forte que la mort.*

L'écriture du *Journal* signifie pour elle : « rentrer en soi-même », « écouter au-dedans de soi » les sources jaillissantes. Nous pouvons la voir comme elle se décrit elle-même : les yeux levés vers le ciel et les pieds plantés dans la terre, dans la boue du camp, le visage parfois inondé de larmes¹⁰. En écart entre son désir d'absolu et la réalité quotidienne, elle apporte sa vision de la Mystique : « On essaie de sauver beaucoup de choses de la vie par une sorte de mysticisme vague. Or le mysticisme doit reposer sur une sincérité d'une pureté cristalline, il faut d'abord avoir mis à jour la réalité la plus nue des choses » (p. 130).

Son parcours est continuellement ponctué des changements qu'elle repère. À l'écoute d'un texte qui parle de lui-même, et en position de clinicien psychanalyste de l'adolescent, nous pouvons suivre, dans son environnement d'exception – la Shoah –, les mouvements d'évolution de sa vie psychique et spirituelle totalement intriquées et évoquant un remaniement des processus d'adolescence. Ils permettent l'émergence et le déploiement d'une expérience mystique.

PASSION AMOUREUSE ET PREMICES D'EXPERIENCE MYSTIQUE

La mise en exergue de ce texte souligne combien Etty affirme par la négation son « interminable puberté ». Dans un premier temps que nous pouvons qualifier de *pubertaire*, elle éprouve dans la jouissance un attachement primordial et passionné pour l'homme nouvellement rencontré après tant d'autres. Elle est dans une sexualité débordante : sensualité et érotisme, transgression même. La lutte s'impose avec sa nouveauté. Dieu est perçu et nommé alors qu'auparavant il ne semblait pas avoir d'existence pour elle.

Une rencontre bouleversante a lieu avec un psychologue juif berlinois émigré, Julius Spier de cinquante-quatre ans, ancien homme d'affaires. Il est « psychochirologue » pratiquant l'étude de la personnalité par la lecture des mains, il est « le grand ami, l'accoucheur de mon âme » (p. 526). Il a fait une analyse de formation avec C. G. Jung.

Le *choc* de la rencontre provoque en elle le besoin urgent d'écrire et son inhibition quant à se livrer (à la feuille, au psychologue ?). De même, experte en amour, écrit-elle

7. Etty est le diminutif d'Esther. Dans la Bible, *le Livre d'Esther* qui date du II^e siècle avant Jésus-Christ, relate comment la reine Esther a sauvé le peuple juif de l'extermination (Bible de Jérusalem, tr. sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem. Paris : Éditions du Cerf, DDB, 1979, pp. 655-670). Voir Germain S. (2006). *Etty Hillesum*. Paris : Pygmalion, pp. 171-178. Le thème a été repris par Racine.

8. Le terme « spirituel » s'entend au sens large de vie de l'esprit et dans le sens religieux de rencontre avec Dieu comme personne vivante.

9. *Le Journal d'Anne Frank* a été écrit à Amsterdam à la même époque. Les deux auteurs sont comparés dans Germain S. *Etty Hillesum*. *Op. cit.*, pp. 53-62

10. Hillesum E. *Une vie bouleversée*. *Op. cit.*, p. 317. Les pages en regard des citations font référence à ce livre.

« quelque chose au fond de moi reste emprisonné [...] me retient comme une poigne de fer » (p. 9). Elle se trouve bien souvent comme une « pauvre godiche peureuse ». Elle remarque que le temps de cette rencontre, qui aura l'effet d'une conversion psychique, lui a déjà « presque échappé », comme l'expérience mystique qui, dès qu'il s'agit d'en parler, semble déjà s'être évanouie.

Elle retient de ses premières impressions vis-à-vis de lui des éléments contrastés : « Ses yeux limpides et purs que j'aurais voulu embrasser, sa bouche charnue et sensuelle, sa silhouette massive de taureau et ses mouvements d'une légèreté aérienne, sa liberté intérieure. » Elle fut tout de suite impressionnée par son travail : « [...] exploration de mes conflits les plus profonds grâce au déchiffrement de mon deuxième visage, mes mains » (p. 10). Déjà installée dans le transfert, elle crut qu'il parlait de ses parents, impression désagréable et même de dégoût quand il dit : « Tout cela c'est vous. » Le thérapeute est déjà en situation de recevoir les projections et de les médiatiser. Pour elle, « la maison est un enfer, un chaos ». Le père fait partie de la bourgeoisie juive d'Amsterdam, intellectuel austère « qui rugit, claque les portes et crie : “ vas-t-en ” » ; la mère est émigrée de Russie, vive, passionnée, fantasque, instable et angoissée : « C'est une vieille piquée » écrit-elle (p. 52). Elle évoque une enfance livrée à elle-même, sans repères, sans structures, ni limites, avec deux frères dont l'un sera médecin et l'autre, schizophrène, pianiste de génie. Elle désire ne pas se laisser engoutir et faire le clair en elle.

Alors qu'elle manifestait, dans cette première consultation, l'ambition de résoudre ses problèmes elle-même, elle s'entendit dire par le thérapeute : « Voilà quelqu'un qui a besoin d'aide » (p. 11), ce qu'elle prit pour son désir d'être l'unique pour lui. En effet, la jalousie la saisit alors qu'il souriait à une jeune fille, ce qu'elle interpréta comme pour elle-même « toute l'affection que cette enfant lui offre ». Puis le contrat s'établit entre eux : « Je peux payer vingt florins. » – « Vous pouvez venir pendant deux mois et même par la suite, je ne vous laisserai pas tomber » (p. 12).

Avec son « occlusion de l'âme », elle se dit qu'il allait « remettre de l'ordre dans son chaos intérieur en orientant lui-même les *forces contradictoires* qui agissent en moi ». Comme une enfant elle fait ce constat : « Toute ma vie j'ai eu ce désir : si seulement quelqu'un venait me prendre par la main et s'occuper de moi, je serais terriblement heureuse de m'abandonner. » Ainsi avec gymnastique, exercices respiratoires, paroles lumineuses et libératrices à propos de ses dépressions, de ses rapports aux autres, le blocage s'effaçait, paix et ordre s'installaient ainsi qu'une amélioration sous l'influence de la « personnalité magique » de son psychologue. Ce transfert massif venait se confirmer dans une sorte de lutte qu'il mit en place pour « mesurer ses forces » au nom de cet axiome : « corps et âme ne font qu'un ». Il est alors arrivé cette chose étonnante, écrit-elle : « J'ai envoyé au tapis ce colosse [...] nous avons roulé tous les deux à terre [...]. Sa lèvre saignait, je la nettoyais à l'eau de Cologne [...]. J'étais étendue sous lui, il est resté de marbre » (p. 13). Elle souligne que cette lutte faisait partie du traitement, que « cela n'avait rien que de bon, de nouveau, d'inattendu, de libérateur » mais cet affrontement devait agir ensuite sur son imagination, ses fantasmes et ses désirs érotiques. Dans la révolte et un déni d'érotisme, elle se disait : « Qui t'a donné le droit de toucher mon corps ? » (p. 28). Elle poursuit : « Sa voix a mis mon corps en révolution », mais elle se reprit aussitôt : « Je ne suis plus une fillette hystérique » (p. 14), ainsi qu'elle se représentait elle-même. Elle évoque là un « passage à l'acte » qui transgresse le cadre psychanalytique. S'agit-il de fantasme ou de réalité ? De sa propre agressivité ?

Se défendant d'être amoureuse de lui (un autre de plus !), elle se trouvait dans une « grave dépression » avec des angoisses existentielles, le crâne pris dans un étau et derrière tout cela le *vide du « pourquoi ? »*. Dans sa première ouverture à la relation divine, elle voulait « *rouler mélodiquement des mains de Dieu* » (p. 14) selon les mots d'un poète néerlandais Verwey, ami d'amis. Les mains du thérapeute se déplaçaient vers les mains de

Dieu. Elle empruntait cette figure religieuse, de l'Autre, dans la culture pour se l'approprier. Sa famille n'étant pas pratiquante, elle ne semblait pas avoir d'héritage religieux.

Très vite, cette violence pulsionnelle vint dégager chez elle une sexualité débordante : « Si quelqu'un fait impression sur moi, je suis plongée nuit et jour dans des fantasmes érotiques [...]. La désillusion est grande [...]. La réalité ne rejoint pas une imagination trop enflammée » (p. 15).

La seconde séance donna lieu à une deuxième lutte au corps à corps. Elle avait un « maillot de gymnastique sous sa robe », ils se lançaient des « regards aussi gênés qu'Adam et Ève ayant croqué la pomme [...]. Nous avons roulé sur le sol, je me suis agrippée à lui avec sensualité et dégoût, choc brutal entre mon imaginaire exalté et l'effet dégrisant de la réalité », *exaltation* que nous pouvons entendre comme prémices de l'expérience mystique. Chez lui aussi sa sensualité se réveilla. Ensuite eut lieu « une intimité et un contact que nous n'eûmes plus jamais par la suite » (p. 29). Elle s'enflamme pour un rien. « La source intérieure où je m'abreuve *s'embrase* » (p. 47), préfiguration aussi du vécu mystique. Dans l'ambivalence, les sentiments les plus contradictoires l'assaillaient : révolte et attendrissement. « Je le subissais de partout et je pensais : Mon Dieu où suis-je allée me fourrer ? J'ai commencé un traitement psychologique pour y voir un peu clair en moi et ce que j'endure est pire que jamais » (p. 30). Ainsi confrontée au doute, la confiance dans le thérapeute n'était pas encore installée.

Alors ce fut le début de la crise : « J'étais murée, bizarre et je luttais contre un désir puissant [...]. Lui aussi. » Ils étaient l'un pour l'autre un défi. « Je voulais cet homme comme une enfant gâtée, le connaître comme amant, bien qu'au fond il me déplût [...]. Il avait jeté le masque de psychologue pour n'être plus qu'un homme [...] » (p. 30). Cependant il restait pour elle un étranger.

Dans cette rencontre érotique qu'elle associait à Adam et Ève croquant la pomme, elle se vivait probablement engagée dans une reviviscence d'un processus d'adolescence où agrippement, décharge pulsionnelle, avidité, rage de possession peuvent évoquer une résurgence de l'archaïque génital pubertaire, ses éprouvés et son exigence de « complémentarité des sexes » (Gutton, Birraux, 1982). Nous pouvons voir là une reprise de la problématique œdipienne mal résolue, la jetant au travers de la transgression dans un registre incestueux. À partir de là, qu'allait-elle en faire ? Allait-elle rester dans la répétition ?

PROCESSUS DE SUBJECTIVATION ET DESIR D'ABSOLU

Une élaboration adolescente se fait jour. L'échange dans la rencontre avec l'autre entretient un dialogue et une familiarité qui s'interpénètrent avec l'Autre, Dieu. De détachements successifs en retrouvailles sous d'autres modes, on passe du « courant sensuel au courant tendre » par l'érotisation de Dieu en lieu et place de l'objet sexuel perdu.

« Une phase nouvelle de ma vie vient de commencer, écrit-elle, la lutte est pleinement engagée » (p. 17). Les crises se succédaient entre phases dépressives, « d'agitation, recherche inquiète, insatisfaction, *sentiment de vide* derrière les choses, le chaos, fermeture à la vie, rumination pour se vivre enlisée en plein marais » (p. 28), et des phases nouvelles, ressenties comme changements, dépossession, liberté, paix, n'empêchant pas les rechutes mais ponctuées de prière à Dieu qu'elle relate : « Dans des moments proches de l'*extase*, je me sens capable de monts et merveilles, pour retomber ensuite dans des abîmes d'incertitude » (p. 17).

J. Spier est une « oasis dans le désert », son visage s'est changé en « paysage aimé et familier à l'arrière-plan ». Dans une fonction tierce, la distance commence à s'établir et le lien se fait entre ses expériences passées et l'avènement de ce qui vient dans l'ici et maintenant, ce qu'elle fera de plus en plus. « Avant j'étais malheureuse avec des aventures et des liaisons. J'avais une nature trop sensuelle, trop possessive, un désir inextinguible, l'avoir, l'aspiration à quelque chose d'inaccessible », autrement dit le *désir d'absolu* comme potentialité mystique

sur un vide dépressif. Elle accueilliit dans la joie « l'intuition de la beauté de la création divine, en dépit de tout » (p. 21). Le besoin de possession l'aurait quittée.

Elle commence à s'adresser à Dieu comme personne : « Mon Dieu assiste-moi, donne-moi la force car la lutte promet d'être dure » (p. 24). Il faudra se défaire de cette conscience exacerbée, dit-elle, « les belles formules théoriques vont descendre dans mon cœur et s'y faire chair et sang » (p. 17).

Peu à peu s'ouvre pour elle un *espace intérieur*, « espace psychique élargi » (Jeammet, 1980), en familiarité progressive avec son psychologue dont elle dira plus tard : « Tu as servi de médiateur entre Dieu et moi, mais maintenant, toi le médiateur tu t'es retiré et mon chemin mène désormais directement à Dieu. Et je servirai moi-même de médiatrice pour tous ceux que je pourrai atteindre » (p. 202). Dieu à l'arrière plan se dévoile et s'incarne. « Dans cette situation intermédiaire [...] on finira peut-être par se sentir enfin adulte » (p. 18) déclare-t-elle.

Alors que la haine des Allemands battait son plein dans son environnement, Amsterdam occupée, le ghetto se refermant et qu'elle était confrontée à ses propres sentiments de haine, elle lisait ces mots avec J. Spier : « Il suffirait d'un seul homme digne de ce nom pour que l'on pût croire en l'homme, en l'humanité » (p. 18). Il pouvait s'agir de lui mais aussi de l'annonce de la figure du Christ sauveur.

Son *narcissisme* l'exaspère : se regarder dans le miroir, se trouver jolie et ne plus pouvoir se détacher de son image. « Je me sens poubelle, trouble, vanité, inachèvement, insuffisance. » Dans son fantasme préféré elle se voit dans une salle, assise à une table « face au public qui la regarde et la trouve jolie ». Mais, écrit-elle, « c'est de l'intérieur que doit venir une certaine indifférence à mon apparence, l'essentiel est l'âme ou l'être qui rayonne à travers la personne » (p. 37). J. Spier dit que l'amour de tous les hommes vaut mieux que l'amour d'un seul homme qui n'est jamais que l'amour de soi-même. Où cela pourrait-il mener ? « J'aspire à vivre dans une cellule de moine » (p. 46) remarque-t-elle.

Sa *quête identitaire* la poursuit avec angoisse : « J'avais parfois l'impression de devenir quelqu'un¹¹, faire de grandes choses alternant avec la crainte chaotique de disparaître sans laisser de traces » (p. 26). En effet, dans une nouvelle crise de dépression il l'encourage à « rentrer en elle-même », interioriser sa vie, lire la Bible, saint Augustin et R. M. Rilke. « Il me passionne, me fascine, m'apprend beaucoup de choses. Depuis que je le connais j'ai entamé un *processus de maturation* dont je n'aurais pas pu rêver à mon âge » (p. 34), une nouvelle élaboration se faisant. Le désir émergeait en elle de lire et méditer la Bible tous les matins, « Faire entrer un peu de Dieu en soi comme il y a un peu de Dieu dans la neuvième symphonie de Beethoven. Faire rentrer aussi un peu d'amour en soi » écrit-elle (p. 36).

Arrestations, terreur, camp de concentration, on cherche un sens à cette vie et on se demande si elle en a encore un. Mais « c'est une affaire à décider seul avec Dieu [...]. Peut-être faut-il toute une vie pour découvrir ce sens » (pp. 37-38). Il fallait renoncer à tout, « nous ne sommes que des vases creux où s'engouffre le flot de l'histoire » (p. 38). « J'ai cru ne plus pouvoir vivre avec l'impression de m'effondrer. » Un nouveau changement se produisit. « Trop attachée à lui j'en éprouvais de grandes souffrances, je réussis à me détacher, à m'en sortir seule ! J'ai essayé de regarder au fond des yeux la souffrance de l'humanité, avec des moments presque dépersonnalisés. » Le contact avec la réalité semblerait fuir... Jusqu'où ? Dans un *retournement* face à l'extrême¹² pour rebondir de la souffrance elle affirme souvent : « *La vie est belle* »¹³. Continuer à se battre donnait un supplément de maturité, il fallait rester

11. C'est une intellectuelle, comme son père. Elle a fait des études de droit, de russe comme sa mère et de psychologie. Dans le camp de Westerbork, elle exerce une fonction d'assistante sociale au sein du Conseil Juif, pouvant avoir une influence sur l'établissement des « listes » de déportés.

12. Todorov T. (1991). *Face à l'extrême*. Paris : Seuil.

13. C'est le titre du film de Roberto Benigni (1997) dans lequel un père sauve son fils de la Shoah par le jeu.

un « champ de bataille » (p. 39). Une agitation bizarre et diabolique l'assaillait, une agitation créatrice, « pas celle du corps, une douzaine de nuits d'amour torride ne suffisait pas à l'apaiser, une agitation presque sacrée : O Dieu, prends-moi dans ta grande main et fais de moi ton instrument, fais-moi écrire » (p. 41). En effet dans son désir d'écrire, de transmettre, de sublimer, elle ne trouvait pas encore sa « forme propre ».

Pour quelques jours de repos chez ses parents dans de grandes plaines ensoleillées, elle se voyait « en contact avec Dieu et tous les hommes, en pleine expérience mystique auprès des champs de blé au soleil » (p. 41). Mais plaine disparue, Dieu perdu, elle s'interrogeait de nouveau dans l'agitation sur le sens de tout et rien. Et dans un mouvement de retournement, elle se sent de retrouver le contact avec un petit morceau d'éternité. « Dieu est un puits très profond en moi » (p. 55), Dieu abri, matrice, refuge, utérus, entrailles... thème biblique souvent repris.

Dans une autre expérience mystique de conversion à la fois psychique et spirituelle avec tendance à l'ascèse et sentiment océanique, elle éprouve une « *naissance à une véritable indépendance intérieure, se perdre dans l'être unique, la terre et le ciel de Dieu sont si vastes* » (p. 69). Elle vit également le paradoxe de son « désir de replonger dans l'obscurité, le sein maternel, la collectivité et se rendre indépendante » (p. 70). Le corps participe de cet envahissement et, plutôt que de « rouler sur le tapis », « la fille qui ne savait pas s'agenouiller a fini par l'apprendre sur le tapis de la salle de bain » (p. 76), le visage dans les mains. L'expérience de « la nuit », si souvent évoquée par les mystiques, est aussi saisie dans son immédiateté : « Tout à coup au milieu de la nuit je reste seule avec mon Dieu, et mes responsabilités » (pp. 577-578). Ne risquerait-elle pas pour autant d'oublier le quotidien ? Fallait-il échapper au clivage ou y rester ?

Dans un des paradoxes de l'adolescence où il faut s'identifier pour se séparer, elle perçoit un profond changement, celui du détachement dans sa relation avec J. Spier : « Pendant six mois je m'étais assimilée la personnalité, la vie et l'œuvre de cet homme, aujourd'hui le processus est achevé, je vais poursuivre ma voie personnelle, lui demander pardon des vilaines pensées et révoltes » (p. 80).

Les détails de ces débuts de cure et de découverte spirituelle permettent ainsi de découvrir comment l'expérience mystique s'est inscrite dans une maturation psychique, une lutte entre la violence de l'attachement et les bienfaits des détachements successifs, l'érotisme et les vécus d'abandon, les doutes et la confiance acquise, l'exaltation et la dépression. La question se pose : aurait-elle ainsi évolué si elle n'avait pas rencontré le psychologue ? Non bien sûr ! Mais s'il a été déterminant pour elle, peut-être à son insu au départ, il la devançait sur le chemin et s'est révélé l'autre, tiers, accompagnateur, passeur vers Dieu, le Tout-proche et le Tout-Autre.

TRANSFERT DE L'ATTACHEMENT AMOUREUX EN UNION A DIEU

Dans la suite de ces métamorphoses, une nouvelle « *mutation* » nous permet de l'imaginer comme dans une sortie d'adolescence dans un déplacement des figures parentales vers Dieu, dans un mouvement de sublimation, où l'amour de soi se transforme en amour avec l'autre et amour pour l'autre, lien entre Éros et Agapé.

Le détachement se fait dans sa relation avec J. Spier par son désir de le quitter, de se former elle-même. Des phrases de la Bible prennent un éclairage nouveau pour elle : « Dieu créa l'homme à son image ; aime ton prochain comme toi-même. » Après la révolte affirmée contre ses parents, elle fait la paix avec ses images parentales : « [...] aimer ses parents au plus profond de soi, leur pardonner toutes les difficultés qu'ils vous ont fait endurer du simple fait de leur existence » (p. 83).

Contrainte à refuser l'attente d'un enfant non désiré avec le propriétaire de son logement, lui-même plus âgé qu'elle, elle voulait éviter à une « malheureuse créature de

plus » d'entrer dans cette « vallée de larmes » (p. 89), alors que son frère schizophrène entrait à l'hôpital psychiatrique. « La vie est un long chemin de croix » (p. 86). On retrouve sa violence pulsionnelle dans la réalisation de l'acte meurtrier dont elle se sort par une expérience de « mystique au quotidien », agenouillée sans l'avoir voulu : « *O Seigneur, fais-moi me dissoudre dans un grand sentiment indivisible. Fais-moi accomplir les mille petites tâches quotidiennes avec amour, mais fais jaillir le plus petit acte d'un grand foyer central de disponibilité et d'amour* » (p. 87). Dans un retournement en son contraire, Dieu devient son enfant, il faut avoir le courage de prononcer le nom de Dieu : « Mon Dieu, je te remercie de m'avoir faite comme je suis, de me donner parfois cette *sensation de dilatation*, le sentiment d'être *pleine de toi* » (p. 91). La sensation de dilatation peut évoquer la transformation corporelle d'une gestation pour une naissance, mais elle marque souvent aussi les éprouvés corporels des expériences mystiques soit vers l'ouverture et le don, soit vers l'enfermement.

Elle remarque que « le désir de se perdre en Spier s'est retiré, reste le désir de se donner à Dieu ou à un poème » (p. 94). « Je crois en Dieu et en l'homme. Il faut extirper la haine en soi pour retrouver ce petit morceau d'éternité. C'est en souffrant que j'apprends à partager son amour avec toute la création, le cosmos, passage obligé pour accéder soi-même au cosmos » (p. 132). Le temps est venu de regarder la mort en face, de l'intégrer à sa vie. Pour elle, « cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie on se prive d'une vie complète, en l'y accueillant on élargit et enrichit sa vie » (p. 146). La mort est indissociable de la vie. Le paradoxe vivre-mourir demeure. Intégrer la mort est une tâche de l'adolescence à laquelle elle se confronte. « Ma façon de mourir apportera une réponse au " Qui suis-je ? " » (p. 174). Elle y répond en s'engageant dans le quotidien.

DE DIEU AUX AUTRES

Son univers s'élargit à la dimension et au souci des autres, au désir de *transmettre* quelque chose de ses expériences, de son union à Dieu, de sauver des âmes en détresse¹⁴, destin de l'expérience mystique inscrite dans le quotidien, qui ne s'enferme pas sur elle-même ou ne dérive pas vers la pathologie.

Elle demande à Dieu qui l'a tant enrichie de « donner à pleines mains » aux autres qui la sollicitent (p. 316). Elle perçoit encore de grands changements dans le sens de la maturité : accepter les limites, trouver paix, sérénité, certitude. « Je ne suis pas une petite fille qui joue un rôle » (p. 157), ce que probablement elle se représentait auparavant. Dans l'angoisse de l'avenir, elle s'appuie sur l'Évangile de saint Matthieu (6-34) : « Ne vous inquiétez pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même – à chaque jour suffit sa peine. » Comme si elle devenait thérapeute de Dieu (de ses parents), elle se donne une mission : « Si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu, je serai là pour les autres. *T'aider mon Dieu* à ne pas t'éteindre en moi, sauver un peu de toi en nous, contribuer à te mettre à jour dans les cœurs martyrisés des autres » (p. 175).

Un sens nouveau se fait jour : « *comprendre l'époque* ainsi que les gens, acquiescer non résignée, porter témoignage, lire la vie en déchiffrant les êtres » (p. 210), « aimez vos ennemis ». La prière se fait de plus en plus intense : « Dieu renouvelle mes forces. Il faudra subir encore de nombreuses métamorphoses » (p. 195).

CONFRONTATION A LA MORT REELLE ET FANTASMEE

Le *Journal* s'arrête pendant deux mois (de juillet à septembre 1942). Etty part au camp de Westerbork. J. Spier, malade, reste à Amsterdam où elle va le retrouver. Il meurt.

14. Beaucoup de personnes l'ont déjà rapprochée de Thérèse de Lisieux dont P. Lebeau (2001). *Etty Hillesum, un itinéraire spirituel, Amsterdam 1942-Auschwitz 1943*. Paris : Albin Michel, pp. 154 et 282.

Commence alors un *travail de deuil* dans lequel, à genou à son chevet, elle reste en dialogue incessant avec Dieu, ses mains se joignant en prière: « Mon ami, l'homme qui t'a éveillé en moi t'a déjà rejoint. Je me suis trouvée alors face à tes derniers mystères, mon Dieu. Il n'y a pas de réponse, il faut les assumer » (p. 200).

La certitude se vérifie pour elle de ne pas s'attacher à un seul homme. Elle s'adresse à J. Spier qui a libéré en elle les forces dont elle dispose et qui lui a appris à prononcer le nom de Dieu (p. 202) : « Tu as dit, j'ai rêvé que le Christ me baptisait » (p. 203). Je continuerai avec cette part du mort qui a vie éternelle. « Mon sentiment perpétuel et constant : être dans tes bras, mon Dieu, protégée, abritée, imprégnée d'un sentiment d'éternité » (p. 207). Vivre comme les lys des champs, les oiseaux du ciel.

« Quand j'écoute au-dedans, c'est plutôt Dieu qui est à l'écoute. *Dieu écoute Dieu* » (p. 208). Nous pouvons suivre Théobald pour qui Dieu est le « Maître intérieur : Se tenir debout en face de Dieu, regardant et regardé »¹⁵.

L'extermination est complète, *elle s'identifie au Christ dans sa Passion* faisant sienne ses propres paroles : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. » Le *silence* se fait lourd. Par la suite, philosophes, théologiens, écrivains se sont penchés sur ce thème : Dieu est mort, Dieu s'est retiré¹⁶, Dieu est crucifié¹⁷, Dieu est refusé¹⁸. Récemment le contrepoint a été pris : Dieu n'est pas mort... mais il est un peu malade¹⁹. Pour elle, il faut *prier nuit et jour*. « Je voudrais sauver le monde, être le cœur pensant de tout un camp de concentration » (pp. 236-237). Autrement dit être le nouveau Christ, le nouveau Messie.

Elle entre dans le don total et la communion. « Je n'ai rien d'autre à offrir que l'espace où ces vies pourront se déployer [...]. L'âme est la part de l'être humain la plus inconsciente » (p. 243.) Souffrir pour les faibles n'est-ce pas souffrir pour sa propre faiblesse ? « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies » (p. 246).

Comme *les disciples d'Emmaüs*²⁰ reconnaissant le Christ à la fraction du pain dans la dynamique de mort et résurrection, elle termine son *Journal* en ces termes : « J'ai rompu mon corps comme le pain, je l'ai partagé entre les hommes, ils étaient affamés et sortaient de longues privations » (p. 245). *Elle participe du « Corps mystique »* dont saint Paul dit : « Le Christ est la tête et vous êtes les membres »²¹.

À l'approche de la mort elle perçoit le chemin parcouru : « Autrefois je faisais des bêtises, je buvais avec des amis, songeais au suicide, dévorais des livres » (p. 244).

Dans la dernière carte jetée du train qui l'emmenait à Auschwitz avec ses parents et son frère elle fait un dernier *A-Dieu*. « J'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : “ *Le Seigneur est ma chambre haute* ” » (p. 344). Comme le souligne le *Cantique des Cantiques*²², la métaphore nuptiale est bien la marque de la Mystique et la trace du Dieu de la Bible qui fait alliance avec l'homme dans un amour de mutualité désirante²³.

15. Cité par de Mijolla-Mellor S., 2004, pp. 138-140. Selon Théobald, 2004.

16. Jonas H. (1984). *Le concept de Dieu après Auschwitz*. Paris : Payot-Rivages, 1994, cité par Juliet C., Sterckx D., Vigée C. et coll. (2007). *Histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller*. Mesnil-sur-L'Estrée : Ed. Arfuyen, pp. 139-141.

17. Moltmann J. (1974). *Le Dieu crucifié*. Paris : Éditions du Cerf-Mame.

18. Wiesel E. (1958). *La nuit*. Paris : Les Éditions de Minuit.

19. Vallet O. (2007). *Dieu n'est pas mort... mais il est un peu malade*. Paris : Bayard.

20. Les disciples d'Emmaüs, *Bible de Jérusalem*. *Op. cit.*, Luc 24, 13-36, p. 1637. Ce fut le thème d'un des séminaires « La Bible et des psychanalystes » organisés dans le cadre du Laboratoire de Recherche en Psychopathologie clinique de l'Université de Provence, sous la direction de Ph. Gutton, J.-F. Noël, O. Falque, à Aix-en-Provence, le 19 novembre 2005.

21. Anzieu, 1980, pp. 169-171.

22. Le Cantique des Cantiques. *Bible de Jérusalem*. *Op. cit.*, pp. 999-1008.

23. Jeammet, 2005, pp. 157-187.

La Mystique, on ne peut pas en parler et on ne peut pas ne pas en parler, c'est ce que nous avons tenté de faire. Elle consiste à rester dans l'illusion et la tension des paradoxes ici repérés particulièrement la vie-la mort, le vide-le plein, l'absence-la présence, le rien-le tout, la dépression-la passion, ceci à travers cette reprise des processus d'adolescence qu'Etty Hillesum situe à partir de la puberté. Celle-ci renvoie à l'originaire et il s'agit d'en sortir. L'idéalisation masque souvent, chez les mystiques, des expériences précoces de crainte d'effondrement, d'anéantissement, et si le plaisir pris avec l'autre peut s'expérimenter avec une « mère suffisamment bonne », le sujet pourra alors éprouver un sentiment de « sécurité de base », pour elle après de multiples oscillations, alternances et crises ; c'est le rôle qu'aura pu jouer J. Spier pour Etty. C'est tout l'enjeu de *leur rencontre qui a été tout d'abord érotisée dans la transgression, puis idéalisée et sublimée, dans la découverte à la fois de la capacité d'être seul, de penser, de rêver, de prier pour tous deux, chercheurs de Dieu.*

Si Freud a été réticent quant à la mystique, il note dans la troisième des *Nouvelles Conférences*, cité par P.-L. Assoun²⁴, que « les efforts thérapeutiques de la psychanalyse se sont attaqués au même point : renforcer le moi, le rendre plus indépendant du surmoi, élargir son champ de perception et transformer son organisation pour qu'il puisse s'approprier de nouveaux fragments du ça ».

Mystique de la fusion, « se dissoudre » évoque le sentiment océanique, objet de débat entre R. Rolland et Freud pour qui rester dans l'illusion signifie se maintenir dans la toute-puissance infantile. Par contre l'illusion winnicottienne permet de rester dans le paradoxe, ici unité symbiotique et investissement de la réalité.

« Mystique du quotidien » se joue aussi pour Etty dans le paradoxe fait de son désir de rester seule avec Dieu en fuyant le quotidien et de la lutte pour se cramponner volontairement à la réalité afin de ne pas perdre pied. Dans l'économie psychique du sujet cela passe par des mouvements d'hyperinvestissement libidinal, des moments repérés par elle et soulignés ici, d'extase, d'illumination, de sentiment d'éternité, de dilatation. Suivent des mouvements de désinvestissement qui plongent dans le doute, la perte, l'absence, le vide, la dépression. Puis il peut se produire un réinvestissement dans la réalité du quotidien, qui apporte une énergie renouvelée, l'élargissement de l'espace psychique et spirituel, le souci des autres, de la mission à accomplir et le témoignage à apporter.

Tel a été le cheminement d'Etty Hillesum, mystique restée « en marche » vers la mort, la survie, « le sac de déportée sur les épaules »²⁵, dans une situation extra-ordinaire²⁶ : « la solution finale ». S'il n'y avait pas eu la persécution nazie avec ses menaces de mort, ni la rencontre avec son psychologue, aurait-elle fait une expérience mystique de cette nature vécue dans un quotidien extrême ? Ne pouvons-nous pas penser avec G. Rosolato (1980) que l'expérience mystique s'enracine toujours autour de *la jouissance, la transgression et la mort* ?

bibliographie

anzieu d. (1980). Du code et du corps mystiques et de leurs paradoxes. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 22, 159-182.

assoun p.-l. (1980). Freud et la Mystique. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 22 : 39-67.

24. Assoun, 1980, p. 62.

25. Frank E. (2002). *Avec Etty Hillesum, dans la quête du bonheur, un chemin inattendu*. Genève : Labor et Fidès, p. 177.

26. Elle a rencontré au camp de Westerbork Edith Stein, juive, convertie au catholicisme et rentrée au couvent à quarante ans. Voir l'article de N. Jeammet dans ce même numéro « Edith Stein ou de l'emprise à l'abandon de soi », **pp. à mettre.**

Voir également Lebeau P., *Etty Hillesum, un itinéraire spirituel, Amsterdam 1942-Auschwitz 1943. Op. cit.*, pp. 238-239.

- cahn r. (1991). *Adolescence et folie*. Paris : PUF.
- certeau m. de (1974). Mystique. In : *Encyclopédia Universalis*, Vol 11, pp. 521-526.
- falque o. (1998a). *Dieu, l'adolescent et le psychanalyste*. Paris : L'Harmattan.
- falque o. (1998b). « L'annonce faite à Marie » : expérience mystique et processus d'adolescence. *Adolescence*, 16 : 231-240.
- gutton ph. (1991). *Le pubertaire*. Paris : PUF.
- gutton ph. (1996). *Adolescents*. Paris : PUF.
- gutton ph., birraux a. (1982). Ils virent qu'ils étaient nus, différence et complémentarité des sexes à l'adolescence. *Psychanalyse à l'Université*, 7, 28 : 671-679.
- jeammet n. (2005). *Amour, sexualité, tendresse : la réconciliation ?* Paris : Odile Jacob.
- jeammet ph. (1980). Réalité interne, réalité externe. Importance de leur spécificité et de leur articulation à l'adolescence. *Rev. Fr. Psychanal.*, 44 : 481-521.
- mijolla-mellor s. de (2004). *Le besoin de croire*. Paris : Dunod.
- rosalto g. (1980). Présente mystique. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 22 : 5-36.
- theobald c. (2004). L'expérience du Maître intérieur. *Topique*, 85 : 75-91.

Odile Falque
3, rue Bussière
92190 Meudon France
falque.odile@wanadoo.fr

Tél : 01 46 45 38 39
06 25 94 86 20

odile falque : mystique du quotidien avec etty hillesum

La mystique, on ne peut pas en parler et on ne peut pas ne pas en parler. Elle consiste à rester dans l'illusion et la tension des paradoxes particulièrement la vie-la mort, à travers une reprise des processus d'adolescence qu'Etty Hillesum situe à partir de la puberté. Celle-ci renvoie à l'originare et il s'agit d'en sortir. C'est tout l'enjeu de sa rencontre avec son psychologue, Julius Spier, rencontre tout d'abord érotisée, dans la transgression, puis idéalisée et sublimée, dans la découverte à la fois de la capacité d'être seul, de penser, de rêver, de prier, pour tous deux, chercheurs de Dieu.

L'expérience mystique s'enracinerait autour de la jouissance, la transgression et la mort.

« Mystique du quotidien » peut se dire dans l'économie psychique du sujet dans des mouvements d'hyperinvestissement libidinal, de désinvestissement et de réinvestissement dans la réalité du quotidien, qui apporte une énergie renouvelée, pour elle l'approfondissement et l'élargissement de l'espace psychique et spirituel, le souci des autres, la mission à accomplir et le témoignage à porter.

Tel a été le cheminement d'Etty Hillesum, mystique restée « en marche » vers la mort, la survie, à suivre dans son *Journal, Une vie bouleversée*, écrit entre 1941 et 1943, d'Amsterdam à Auschwitz.

Mots clés : Mystique, Illusion, Paradoxe, Pubertaire, Érotisme, Subjectivation.